

Les cahiers oubliés

Ce roman a obtenu le 1^{er} prix des lecteurs du prix des
Étoiles 2022 Librinova

Jean-Luc Christol

Les cahiers oubliés

ROMAN

Table des matières

PROLOGUE.....	9
PREMIER CAHIER.....	17
Début février 1939, Port-Bou — frontière entre l’Espagne et la France	17
LA RETIRADA.....	19
LE CAMP D’ARGELÈS-SUR-MER.....	35
Février 1939 — juin 1939.....	35
DEUXIÈME CAHIER.....	65
Juin 1939 — août 1939.....	65
LE BEL ÉTÉ.....	67
TROISIÈME CAHIER.....	103
Août 1939 — octobre 1940.....	103
LES TEMPÊTES.....	105
LE RETOUR.....	135
QUATRIÈME CAHIER.....	147
D’octobre 1940 à octobre 1941.....	147
PAPA, MON HÉROS.....	149
CINQUIÈME CAHIER.....	161
D’octobre 1941 à janvier 1943.....	161
MES PREMIERS PAS DANS L’OMBRE.....	163
SIXIÈME CAHIER.....	187
De janvier 1943 à mai 1943.....	187
MAIS QUI ES-TU JULIEN ?.....	189

RETOUR DANS L'OMBRE.....	195
LE CRÈVE-CŒUR.....	203
SEPTIÈME CAHIER.....	213
De mai 1943 à novembre 1943.....	213
INFILTRÉE.....	215
CONTINUER.....	223
HUITIÈME CAHIER.....	233
De novembre 1943 à décembre 1943.....	233
LE MAQUIS.....	235
NEUVIÈME CAHIER.....	255
De décembre 1943 à janvier 1944.....	255
AGENT DE LIAISON.....	257
DIXIÈME CAHIER.....	277
De janvier 1944 à juin 1944.....	277
MAMAN.....	279
LE RENONCEMENT.....	285
ÉPILOGUE.....	289
Mars 2008.....	289

Nos larmes sont utiles.
Elles nous révèlent le bon chemin...

PROLOGUE

Depuis quelques jours, la tramontane mordait de ses griffes acérées les contreforts du Conflent. Sans vergogne, la tourmente glaçait la terre, s'engouffrait dans les vallons, déchirait la plus petite pousse d'herbe et figeait les hommes qui osaient s'aventurer à l'extérieur.

En ce matin du 14 février 2008, les bourrasques balayaient la cime des cyprès qui, alignés contre le mur de l'église de Valmanya, se courbaient en s'abandonnant à la puissance du souffle impétueux. Le prêtre qui officiait tenait d'une main son pâtisson. Il s'avança vers le cercueil posé sur des tréteaux branlants et se tourna vers l'assemblée en déclarant :

— Mes sœurs, mes frères, nous allons maintenant accompagner Inés en sa dernière demeure. Ceux qui le souhaitent peuvent s'approcher afin de lui rendre un ultime hommage. Maria Rubio restait légèrement à l'écart, épaulée par son mari.

Derrière ses lunettes noires, qui cachaient ses yeux embués,

elle regardait, surprise, défiler tous ces gens venus en nombre bénir le catafalque.

En songeant à toutes ces personnes qui avaient courageusement bravé les frimas de l'hiver afin de lui témoigner leur soutien, son émotion redoubla. Mais au fond, elle ne s'en étonnait pas, car elle connaissait la plupart des participants et l'attachement que ceux-ci, aujourd'hui, lui manifestaient. La cérémonie se termina et l'assemblée s'éparpilla lentement. Le maire et le curé s'avancèrent pour la saluer, une dernière fois. Maria et son mari regagnèrent leur voiture et s'engagèrent sur la route qui menait vers la plaine. Un étai enserrait si fort leur poitrine que ni l'un ni l'autre ne ressentait l'envie de parler. Les virages s'enchaînaient semblables et monotones. La végétation environnante malmenée par les éléments n'offrait aucun attrait.

Maria se détendit un peu. Les jours précédant l'enterrement, elle avait redouté cette épreuve et à présent, en son for intérieur, elle se sentait soulagée. Au cours de la célébration, elle avait tenu à se montrer digne, se demandant si elle était parvenue à se hisser à la hauteur de l'honorabilité de sa mère.

Elle en doutait. Dans son allocution, l'édile du village, entouré de deux anciens combattants FFI, avait loué avec force la modestie et le courage d'Inés Fàbregas.

« Je veux ici saluer la bravoure de cette femme espagnole qui, à la fleur de l'âge et au mépris du danger, s'est engagée corps et âme dans la résistance française. Sauvagement torturée, elle a par chance survécu à son martyre... »

Ces mots résonnaient dans la tête de Maria, ils s'entrecho-

quaient et la blessaient. Elle aurait souhaité crier, mais seules des larmes mouillèrent ses yeux.

Trois mois plus tard

— Allô !

— Monsieur Feixas ?

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Vous êtes bien monsieur Feixas Joan ?

— Oui ! Qui est à l'appareil ? répéta-t-il méfiant.

— Je m'appelle Maria Rubio. J'espère que je ne vous dérange pas !

— ...

— Voilà... Nous ne nous connaissons pas, mais je... Je souhaiterais vous rencontrer... C'est... C'est important !

— Je vous arrête tout de suite, madame, s'interposa Joan, si c'est pour me vendre quoi que ce soit, vous gaspillez votre temps et vous me faites perdre le mien !

— Non, non... Je suis désolée. Il ne s'agit pas de cela, monsieur ! Je comprends que cette requête vous étonne, mais ma démarche est sincère, croyez-moi !

— De quoi s'agit-il alors ?

— C'est... à propos de votre mère !

Joan resta un moment interloqué.

— Ma mère ? Vous vous foutez de moi ? Elle est morte il y a bien longtemps ! Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? s'emporta-t-il.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Feixas ! Je suis sérieuse et

honnête. Je souhaite simplement m'entretenir avec vous.

Joan douta un instant, mais la voix paraissait animée de sincérité. Toutefois, il resta sur ses gardes.

— Je... Je ne comprends pas !

Au bout du fil, l'intonation se fit plus convaincante :

— Je pense que le mieux serait que nous nous rencontrions, monsieur Feixas, vous verrez alors que je ne vous mens pas.

Quelques jours plus tard, Joan pénétra dans le café de la Rotonde, à Perpignan. D'emblée, il reconnut la femme qui l'attendait, assise sur une banquette de cuir rouge. Elle correspondait parfaitement à la description qu'elle avait dressée d'elle-même. Elle se tenait droite sur son siège. Ses cheveux grisonnants entouraient son visage fin et encore empreint d'une certaine séduction.

Joan estima qu'elle devait avoir le même âge que lui. Elle portait un pull-over écru à col roulé. Le manteau qu'elle avait posé à côté d'elle paraissait de bonne coupe. Il se dirigea vers elle. Lorsqu'elle l'aperçut, elle se leva pour l'accueillir.

— Bonjour, monsieur Feixas. Merci encore d'avoir accepté cette rencontre.

Joan se plaça en face d'elle. La serveuse s'approcha. Il commanda un café, puis il planta ses yeux dans ceux de Maria. Il n'y découvrit aucun signe d'hypocrisie.

Les propos tenus par cette femme, lors de leur communication téléphonique, avaient tout d'abord suscité sa curiosité puis, petit à petit, un flot de questions s'était immiscé dans son esprit.

Maintenant, elle allait devoir répondre à toutes ses interrogations et surtout, ne rien laisser en suspens. Il ne le tolérerait pas...

Mais Maria ne parla pas d'emblée. Elle le toisa. Elle remarqua qu'il affichait un visage fermé et suspicieux, qu'il paraissait mal à l'aise. Pourtant, elle ne s'inquiéta pas de ce comportement qu'elle acceptait. Elle s'expliquait parfaitement le cas de conscience de cet homme qui, il y a quelques jours encore, vivait en toute quiétude, dans sa bulle, loin de se douter de ce qui l'attendait, de ce qu'elle allait à présent lui dévoiler.

De son côté, elle avait éprouvé les mêmes doutes, la même émotion et elle avait longtemps hésité avant de contacter Joan. Mais, consciente qu'elle ne pouvait pas garder tout cela pour elle, elle avait dû s'y résoudre.

— Je vous écoute ! lança froidement Joan.

Elle avait prévu sa réaction.

— Je comprends votre méfiance, monsieur Feixas, mais croyez-moi, cette démarche ne s'avère pas simple pour moi.

Joan se détendit et offrit une allure un peu plus conciliante.

Elle continua :

— Il y a trois mois, j'ai enterré ma mère... Et...

Ses mots se perdirent dans un sanglot, mais elle persista, malgré tout :

— Elle s'appelait Inés Fàbregas, elle avait quatre-vingt-neuf ans.

Elle s'arrêta et avala le reste du contenu de son verre. Circonspect, Joan la fixait intensément. Il ne discernait toujours pas les motivations de cette femme qui paraissait aussi troublée

que lui.

Elle s'obstina :

— Elle est entrée en France en 1939, au moment de l'exode. Elle et sa grand-mère se sont retrouvées internées pendant plusieurs mois au camp d'Argelès-sur-Mer. C'est là qu'elle a rencontré votre mère.

Joan demeura perplexe.

Il connaissait cet épisode de la vie de sa mère. Il en attendait plus, beaucoup plus. Du dessous de son manteau, Maria Rubio extirpa une enveloppe de papier kraft qu'elle déposa sur la table.

Elle essuya ses larmes et formula :

— À l'intérieur, vous trouverez dix cahiers. Ce sont ceux que votre mère a écrits. Ils couvrent une période allant de 1939 à 1944. Ces cahiers, je les ai lus. Attentivement. Lisez-les à votre tour et vous comprendrez pourquoi j'ai tant insisté pour vous rencontrer !

Fébrilement, Joan avança une main vers le paquet. Maria le retint.

— Non ! Pas ici ! Cet endroit ne me paraît pas le plus approprié !

Elle le fixa.

— Je vous dois la vérité, monsieur Feixas ! La société tout entière vous doit la vérité. Dès que vous aurez pris connaissance de ces documents, contactez-moi. À ce moment-là, vous pourrez, en toute conscience, me poser toutes les questions que vous voudrez. Je pense pouvoir y répondre. À bientôt, monsieur Feixas.

Elle se leva et s'habilla.

Il tenta de la retenir, mais elle quitta rapidement le bar. Désarmé, il s'empara de l'enveloppe et à son tour, il sortit. Quand il remisa son véhicule devant son garage, il aperçut Clémence, sa femme, qui l'attendait sur le pas de la porte. Sans un mot, il entra et alla directement s'asseoir sur le canapé du salon. Il posa le pli sur la table basse. Clémence, qui l'observait, devina son embarras. Elle lui apporta un verre d'eau et se cala près de lui. D'un trait, il lui révéla son entrevue avec Maria Rubio.

Elle demeura tout d'abord muette, puis elle demanda :

— Tout cela te paraît sérieux ?

— Je ne sais pas ! souffla Joan. Je ne sais vraiment pas.

Afin d'analyser le déroulement de son entretien avec cette femme, il ferma les yeux.

Il l'avait observée et il n'avait décelé, dans ses propos ou dans son attitude, aucune mauvaise foi, pas la moindre simulation. Il décida de lui accorder sa confiance.

Mais bien vite, d'autres questions, bien plus préoccupantes, vinrent le tarauder, le harceler : qu'allait-il découvrir, à la lecture de ces cahiers ? De quelle vérité parlait Maria Rubio ? Et ses cousins, sa grand-mère, qui l'avaient élevé et chéri durant toute sa jeunesse, avaient-ils pu lui cacher certaines réalités ?

Un souvenir douloureux lui revint à l'esprit : lorsqu'il était enfant, aucun membre de sa famille n'évoquait devant lui la mémoire ou le nom de sa mère. Bien sûr, il avait à plusieurs reprises posé des questions et, chaque fois, il avait reçu les mêmes réponses : « Ta maman était quelqu'un de bien.

Elle était dans la résistance française. Elle a été arrêtée et déportée dans un camp, en Allemagne. Elle n'est jamais rentrée ».

Voilà les mots qu'il détenait.

Au cours des années, il se les était appropriés. Il n'avait jamais osé en demander plus, et jusqu'à aujourd'hui, il s'était contenté de ces explications... Mais à présent, il soupçonnait des non-dits, et cela le contrariait. Après tout ce temps, qu'allait-il découvrir, au travers de ces cahiers ? Une version différente ? S'acheminait-il vers la révélation d'un lourd secret, d'un pan caché de la vie de sa mère ?

Avec un pincement au cœur, il estima qu'il avait là matière à se poser des questions.

Il rangea le pli dans un casier de son bureau. À cet instant, il ne ressentait aucune envie de se plonger dans la lecture de ces carnets tant son désarroi l'oppressait.

Joan renoua, tant bien que mal, avec ses activités, avec le cours de son quotidien. Il s'efforçait d'oublier l'enveloppe, mais, implacables, ses pensées le guidaient vers le contenu du meuble.

À la fin du troisième jour, il ne résista plus. Il ouvrit le tiroir...

PREMIER CAHIER

**Début février 1939, Port-Bou — frontière entre
l'Espagne et la France**

« Écris pour transmettre au monde la mémoire de nos jours,
de nos existences et de nos douleurs ».

Sur l'instant, je n'avais pas perçu toute la portée de ces mots, je ne le pouvais pas... Je n'avais certainement pas le cœur encore assez grand pour cela. Aujourd'hui, pour que personne n'oublie, j'entreprends la rédaction de ce premier cahier afin de rendre hommage à tous ceux qui comme moi ont souffert lors de la « Retirada » et qui se sont retrouvés dans ces camps, sur ces plages du Roussillon.

LA RETIRADA

Le soleil, au zénith, réchauffait les corps et les âmes qui s'agglutinaient sur cette route. En endossant ma besace, je remarquai que celle-ci blessait un peu moins mes épaules. Les réserves que nous avions emportées lors de notre départ s'amenuisaient à vue d'œil et pesaient de moins en moins lourd dans mon sac à dos. Ma mère, Isabel, enfila le sien sans broncher et attrapa la main d'Anna qui, trop fatiguée, échappait au port du barda.

Nous avons quitté la placette où nous nous étions arrêtées pour avaler notre modeste repas ; un quignon de pain rassis et un morceau de fromage déjà bien avancé. De cet emplacement, j'avais pu profiter, pour un temps, d'un point de vue imprenable sur la baie bordée de ses falaises déchiquetées.

Afin de ne pas perturber le flot de la marée humaine, compacte et incessante qui s'écoulait devant nous, nous avons attendu l'instant propice pour nous y insérer et nous mélanger aux autres, à cette horde disparate qui cheminait inexorable-

ment vers la France, terre de liberté et de sécurité...

Après avoir dépassé les dernières maisons du bourg, je levai les yeux. Au-dessus de moi, j'aperçus ce long ruban noir, cette procession mouvante qui s'étirait et serpentait en lacets sur les coteaux dominant la Méditerranée.

Combien, comme nous, marchaient sur cette route ? Des milliers ? Des dizaines de milliers ? Impossible de le dire.

Nous zigzaguions silencieusement entre les véhicules de toutes sortes, arrêtés sur le bord ou au milieu de la voie. Mon émotion redoubla à la vue de tous ces camions, de ces voitures, de ces charrettes, de tous ces engins qui hier encore pouvaient rouler et servir. Abandonnés, ils s'éparpillaient maintenant, dans un désordre indescriptible et ne présentaient plus aucun intérêt. Ils gisaient là telles des carcasses dérisoires et inutiles. Des valises éventrées, des caisses, des musettes, des cabas, des paniers, des immondices de toutes sortes, jonchaient le sol.

Des chiens faméliques nous suivaient.

Certains les chassaient d'un coup de pied. D'autres, plus attentionnés, leur lançaient un morceau de pain. Beaucoup portaient sur leurs épaules des baluchons, certains traînaient sur de petits chariots des malles ou des paquets fermés par des ficelles, ou encore des meubles, des matelas...

Des enfants s'agrippaient à la main de leurs parents. Leurs regards paraissaient éteints.

L'odeur qui flottait dans l'air me soulevait le cœur.

À la vue de cet amoncellement de détritrus, je me demandai si notre cohorte, à l'approche de la délivrance, ne s'était pas débarrassée, petit à petit, de tous ses objets encombrants. Dé-

goûtée par cette négligence, je continuai ma progression. Le dénivelé accablait nos jambes affaiblies et pour reprendre notre souffle, nous devons, en cours d'ascension, nous arrêter souvent. Ma mère nous encourageait :

— Allez, allez ! Ce n'est plus très loin ! Ce col là-haut, c'est la frontière et de l'autre côté, c'est la France, et ça descend !

Ses paroles m'avaient réconfortée, car en me remémorant le chemin que nous avons parcouru depuis notre départ, trois jours plus tôt, j'entrevois, j'espérais la fin prochaine de nos interminables souffrances.

Trois jours déjà...

Ce matin-là, vers huit heures trente, l'autocar, qui s'était arrêté dans notre village de Banyoles, avait repris sa route en direction de Figueres. Toutes les trois, nous nous étions entassées sur deux sièges étroits et durs.

Nos bagages, empilés sur nos genoux, nous avaient torturées à chaque soubresaut.

Dans l'allée principale, de nombreuses personnes se tenaient debout, écrasées les unes contre les autres. Mon père, qui nous avait accompagnées depuis la maison jusqu'à l'aire de stationnement, n'avait cessé, durant tout le trajet, de rabâcher ses ultimes consignes :

— Quand vous arriverez à Figueres, prenez le train en direction de la France pour rejoindre Perpignan. À la sortie de la gare, mon cousin Claudi viendra vous chercher. Je lui ai en-

voyé un courrier. Il vous attendra. Moi, je vous retrouverai dès que possible. Aussitôt que j'aurai tout réglé ici !

Ces paroles m'avaient plongée dans le souvenir de mes grands-parents. Tous les deux voyageaient, à présent, dans leur « Nouveau Monde », et je m'étais réjouie en pensant qu'ils n'avaient pas à endurer une telle humiliation. Mon grand-père et ma grand-mère, je ne les avais pas connus. Ils s'étaient « effacés » bien avant ma naissance. L'unique lien, les seules racines qui les rattachaient à moi, c'était leurs doux visages qui souriaient sur des photographies jaunies que ma mère gardait accrochées aux murs du salon.

Depuis ma plus tendre enfance, j'avais vécu avec ce manque, privée de ces références, de cet épanouissement.

Ce sentiment de vide, je l'avais toujours ressenti comme une honte. Mes amis, mes camarades de classe, tous les autres, jouissaient inconsciemment, de ce bonheur, celui de se voir chéris par des grands-parents aimants. Moi, pas...

Les jours précédant notre départ, j'avais assisté, le cœur blessé, aux préparatifs de la fuite de nos voisins.

Comme nous, ils allaient bientôt désertier notre village. Le moment des adieux sur le quai s'était éternisé et il m'avait laissé un goût amer dans la gorge, surtout quand j'avais remarqué que ma mère et Anna pleuraient. Je n'avais pas sangloté, car depuis quelque temps, je m'étais volontairement enfermée dans un mutisme infini.

Cette décision de quitter le pays, je ne l'avais pas comprise, je ne l'avais pas admise. Pourquoi partir ? Pourquoi se plier à ces règles édictées par qui, d'ailleurs ?

Pourquoi accepter cette retraite et l'abandon de notre demeure, de notre commune, de mon chien Pigo ? Je n'avais pas trouvé de réponses à ces questions.

L'autocar avait longé le lac, mon merveilleux lac bleu... À ce moment-là, j'avais espéré qu'un jour je pourrais revenir sur ses rives, chez moi... Pourtant, tout au fond de mon cœur, un sentiment étrange s'était installé. L'intuition que je ne reverrais jamais ma patrie...

L'arrivée à Figueres s'était avérée bien plus chaotique que je ne l'avais imaginée.

Les avenues, les rues, les places débordaient d'une multitude qui bruissait dans un brouillard pesant et malodorant.

Une véritable fourmilière humaine s'avavançait, désordonnée, désabusée... Mais pour aller où ? Je m'étais interrogée, puis j'avais fini par comprendre que tous ces gens marchaient dans la même direction que nous, vers la gare ferroviaire... Cette station, nous n'avions pu l'atteindre tant ses accès se trouvaient bloqués par les masses qui s'y agglutinaient.

Harassées, nous nous étions assises parmi les autres, à même le sol, au milieu d'un boulevard, une grande artère de la ville, une voie bordée d'immeubles gris et froids. La nuit nous avait rapidement enveloppées, nous livrant à une immense détresse.

Autour de nous, nul ne semblait vouloir bouger. D'ailleurs, compte tenu du nombre de personnes présentes sur cette avenue, cela aurait relevé d'un exploit quasiment impossible. Non loin de nous, une dame âgée s'était levée. Visiblement désorientée, hagarde, elle avait commencé à invectiver les individus

les plus proches d'elle. La plupart des mots qu'elle avait prononcés m'étaient parvenus d'une manière inintelligible, mais j'avais quand même compris. Elle avait décrit comment des soldats avaient pillé son village, massacré les hommes, mutilé les enfants, violé les femmes, « Et même les plus vieilles », avait-elle ajouté. Puis, les bras en croix, pantelante, elle s'était jetée sur le sol froid.

Ces paroles, qui m'avaient transpercé le cœur, s'étaient étouffées dans un cri que l'obscurité avait escamoté.

Le bouche-à-oreille, qui nous arrivait de-ci de-là, nous avait laissé croire que dès le lendemain, des trains, en partance vers la France, pourraient nous emmener.

Je m'étais interrogée sur le nombre de convois nécessaires pour transporter toute cette population et là non plus, je n'avais pas trouvé la réponse...

D'autres rumeurs s'étaient propagées. Ici, on annonçait une distribution de lait pour les femmes et les enfants. Là, une livraison de pain. Beaucoup avaient attendu.

En vain...

Le torrent humain n'avait plus avancé. Nous avions déballé les couvertures que, fort heureusement, ma mère avait entassées au fond de nos bagages. Sur le moment, je m'en étais étonnée auprès d'elle.

En personne avertie, elle avait répliqué :

— On ne sait jamais ! Par les temps qui courent, nous devons rester prudentes !

Et le temps, justement... il ne s'était pas montré clément, cette nuit-là, envers les individus.

La pluie s'était alliée au froid pour nous glacer les os. Par bonheur, elle n'avait pas duré, mais suffisamment, malgré tout, pour bien mouiller nos vêtements. En tremblant, nous avons mangé. Depuis le matin, l'appétit m'avait tenaillé et ma mère avait dû nous restreindre, ma sœur et moi.

Elle nous avait expliqué :

— Doucement ! Doucement ! Mâchez bien ! On ressent moins la faim quand on mastique bien !

L'eau n'avait pas manqué. Alors, jugeant que cela pouvait calmer ma fringale, j'en avais rempli mon estomac, et autant ma vessie. Bien sûr, j'avais rapidement éprouvé le besoin d'uriner.

Je m'étais adressée à ma mère :

— Comment je vais faire, maman ? Je ne vois pas de toilettes par ici !

À ces mots, Anna avait annoncé qu'elle aussi devait « faire pipi ».

Après avoir observé les alentours, ma mère nous avait conseillé :

— Accroupissez-vous et faites là, par terre. Vos manteaux vous cachent !

Anna s'était exécutée, mais moi je n'avais pas pu tellement la honte m'avait bloquée. J'avais regardé, effarée, le petit filet brillant que ma sœur avait expulsé et qui s'était écoulé lentement jusqu'à venir imprégner la capote d'un soldat qui dormait à poings fermés.

Repliées les unes contre les autres, nous nous étions préparées à passer notre première nuit « à la belle étoile » en nous

ensevelissant sous nos frêles protections.

Le vent du nord avait balayé les nuages et, la tête appuyée sur la jambe de ma mère, j'étais restée un moment à admirer l'immensité du ciel.

Aux premières lueurs du jour qui pointaient sur un horizon blafard, un froid glacial m'avait réveillée.

En me redressant, je m'étais sentie « mouillée ». Rapidement, j'avais pris conscience que ce n'était pas la pluie de la veille qui m'avait trempée de la sorte, mais mon urine qui dégoulinait sur mes cuisses.

Ma mère m'avait donné un linge avec lequel je m'étais nettoyée. Heureusement, mes intestins, peu sollicités, m'avaient laissée tranquille.

Des informations contradictoires et inquiétantes nous étaient parvenues de toute part :

— Les convois sont sur le point d'arriver ! Il n'y aura pas de place pour tout le monde ! Il faudra attendre plusieurs jours !

Autour de nous, la cohorte s'était ébranlée en gémissant, comme écrasée par le poids d'une immense déception. Les gens s'étaient levés et, à nouveau, ils avaient marché, mais dans quel but ? Ma mère nous avait regardées :

— Mes enfants, je pense que nous allons devoir continuer à pied ! Aucun train n'entrera jamais plus dans cette gare ! Inutile d'attendre !

Anna avait pleuré.

J'avais demandé à ma mère :

— Combien de kilomètres encore ?

— Je ne sais pas au juste ! 30 ! 40 peut-être !

Déçue, et la peur au ventre, je m'étais remise en marche...

La route serpentait et n'en finissait plus. Avant la cime, qui apparaissait au-delà des crêtes les plus proches, je devinai que le ruban noir, de plus en plus dense, n'avancait plus du tout. Que se passait-il ? Personne ne comprenait. Ma mère interrogea les gens aux alentours.

Quelqu'un marmonna :

— Nous arrivons près de la frontière ! Les Français, là-haut, ils doivent certainement nous contrôler !

Bloquées par une multitude d'ambulances, de charrettes et de véhicules à moteur, nous avons encore piétiné des heures et des heures avant d'atteindre le sommet. Des nuages plats et gris s'accumulaient dangereusement sur les collines environnantes.

Le poste douanier se présenta à nous, un peu plus bas, après le passage du col. Au pied de cette construction de pierre, j'aperçus des soldats français qui fouillaient méticuleusement tous les bagages.

Je remarquai, non loin de la bâtisse, un amoncellement de mitraillettes, fusils, pistolets, baïonnettes. Je compris que les militaires s'étaient appliqués à en débarrasser ceux qui les transportaient. Quand notre tour arriva, ma mère tendit fièrement nos papiers à un fantassin assis derrière un bureau de bois. Il les observa attentivement puis, à l'attention de celui qui se tenait à ses côtés et qui notait les identités, il aboya :

— Trois femmes : la mère, Isabel Feixas Varéla, née le 24 juillet 1901 à Girona. La première fille, Paula Feixas, née le 23 mai 1918 à Banyoles, la seconde fille, Anna Feixas, née le

27 novembre 1930 à Banyoles ! Signez là, madame.

Après ces formalités, nous avons réintégré notre place dans le flot qui continuait à avancer. Quelques dizaines de mètres plus loin, d'autres goumiers bloquaient les accès.

De nouvelles inquiétudes s'abattirent sur la marée humaine, mais bientôt, des informations plus rassurantes nous parvinrent :

— Ça y est ! On va nous prendre en charge dans des camions ! clama une voix, trois rangs devant nous.

Un sourire s'afficha sur nos visages. Échaudée par tout ce désordre, je redoutais encore une fausse bonne nouvelle.

Alors, refoulant notre joie, nous nous sommes assises tant bien que mal, au pied du talus de la route. L'obscurité tomba rapidement.

De l'emplacement où nous nous trouvions, je pouvais admirer la courbe scintillante des villages côtiers qui s'étiraient devant moi. Un nouveau matin se leva, glacial. La tramontane déchirait avidement le moindre bout de nos chairs non préservées, se glissait jusqu'à notre peau déjà bien martyrisée.

Nos corps endoloris ne voulaient pas se désunir de ce cocon presque chaud que nous avions, durant la nuit, façonné en accumulant sur nous, nos vêtements, nos couvertures, nos sacs, tout ce qui pouvait nous procurer un peu de cette chaleur tant désirée.

Après avoir silencieusement avalé nos dernières provisions, je ressentis une profonde détresse s'installer en moi. Qu'allions-nous devenir ? Qui détenait la réponse ? Combien de temps devions-nous encore attendre et rester là, bloquées sur

cette route ? Des spasmes tordirent mes tripes. Dans la précipitation, je cherchai à dénicher un emplacement à l'écart.

Comme beaucoup, je tentai de me dissimuler le mieux possible derrière le poste de douane, mais déjà, plusieurs autres silhouettes noires s'accroupissaient.

À mon retour, ma mère me demanda de garder Anna. Elle emprunta la même direction que moi.

Vers dix heures, des vrombissements se firent entendre. Les têtes se levèrent, des cris fusèrent.

— Les camions... ils arrivent !

Aussitôt, comme une traînée de poudre, des clameurs de joie éclatèrent.

Mais mon entrain s'éteignit rapidement, car à la vue des nuées qui s'agitaient devant nous, je devinai que notre attente allait durer.

Nous avons moisi là jusqu'à la fin du jour avant que notre tour ne se présente. Au moment d'embarquer, je découvris que les camions ne prenaient en charge que les femmes et les enfants. Les hommes, eux, devaient continuer à pied.

En nous aidant les unes les autres, nous avons grimpé sur le plateau arrière d'un poids lourd. Les soldats nous poussaient pour nous « tasser » le plus possible sur les bancs. Les petits, endormis, ivres de fatigue, reposaient sur les genoux de leurs mères. Enfin, lentement, le convoi s'ébranla. J'éprouvai alors une certaine euphorie, car notre « voyage » en territoire français commençait...

Dans la lueur des phares, je distinguais, le long de la route, une file ininterrompue de civils, mais aussi, beaucoup d'an-

ciens combattants qui, à notre passage, s'écartaient en nous lançant des regards interrogateurs, perplexes, voire défiants.

Les kilomètres me parurent sans fin. Mais comme je ne souhaitais rien perdre du parcours, tenant à m'en imprégner, je m'appliquai à en détailler les moindres contours. Le convoi traversa deux villages, faiblement éclairés. Je n'avais pas eu l'occasion de voir le nom du premier, mais, sur une borne, je pus lire celui du second : Banyuls-sur-Mer. Ensuite, le cortège longea une plage de galets. En prêtant l'oreille, je perçus le bruit des vagues qui se fracassaient sur les rochers. Plus loin, au sommet d'une côte, m'apparut, ce qui ressemblait à un port. À son approche, je me tortillai sur mon siège de manière à « attraper » une nouvelle indication : Port-Vendres.

Des bateaux de pêcheurs tanguaient le long des quais. Sur ma droite, je remarquai une chapelle aux façades claires qui surplombait un appontement.

Au faite de son surprenant clocher, qui se reflétait dans les flots, trônait une vierge noire. Au passage, je lui adressai une prière, un appel pour la protection de ma famille, pour nous tous ici...

À maintes reprises, les camions se trouvèrent bloqués. Des ombres compactes d'hommes et de femmes encombraient la route déjà très étroite.

Cette affluence provoquait chez les chauffeurs des envolées d'injures que je ne comprenais pas. Au détour d'un virage, un autre village s'offrit à mon regard : Collioure. Une fois de plus, le parcours contournait une crique bordée à sa gauche par un château imposant.

Au fond de l'anse se dressait une petite église qui paraissait couronnée du même étrange campanile que celui rencontré dans la ville précédente.

Cette vision s'estompa rapidement, car l'interminable voyage reprenait.

Le dernier panneau indicateur que je repérai mentionnait : Argelès-sur-Mer. Dans la nuit noire, la caravane s'immobilisa soudainement. Des fantassins nous ordonnèrent de descendre des camions. Une fois au sol, nos jambes se tordirent de douleur et de fatigue. Ma mère tenait Anna endormie dans ses bras. Afin de la soulager, je me chargeai d'un maximum de bagages.

Sous le poids, mon dos ploya, mais je ne me plaignis pas. Je tins bon. Je restai un moment, déconcertée par le ton employé par les gendarmes qui nous houspillaient. Je discernai à leur façon de parler, à leurs gestes, une exaspération évidente qui me glaça. Mes doutes se confirmèrent quand, à quelques mètres de moi, les soldats bousculèrent un homme âgé qui, à leur gré, n'avancait pas assez vite.

Des voix s'élevèrent, des personnes s'interposèrent, le calme revint. Sur ces entrefaites, je me demandai si nous étions les bienvenues dans ce pays.

Ma surprise grandit encore lorsque je vis arriver des cavaliers capés et coiffés d'étranges turbans blancs enroulés autour de la tête. Ils portaient le fusil à l'épaule et se déplaçaient, juchés sur de petits chevaux noirs. Ils encadrèrent la colonne qui s'ébranla à nouveau.

Nous avons arpenté des boulevards, des rues mal éclairées, puis des chemins.

Quelques riverains, qui s'étaient postés aux fenêtres de leurs immeubles ou de leurs villas, nous observaient, impassibles. D'autres, des femmes bien souvent, sortaient de chez elles et offraient à celle-ci ou à celui-là un morceau de pain ou un peu d'eau. Bien entendu, tout le monde ne put être servi, mais ce « tant soit peu », cette compassion me réchauffa le cœur.

Notre cortège laissa derrière lui les lumières du village qui lentement s'estompèrent. À ma droite, j'entendis à nouveau le ressac des vagues. La mer ne devait pas se trouver bien loin et ses embruns, soulevés par les vents, s'abattirent sauvagement sur nous, nous engourdissant un peu plus.

Notre groupe marchait maintenant sur une plage éclairée par la lune. Seule, une piste en terre nous séparait du rivage. Au loin, quelques lueurs éparses surgirent du néant. Encore une fois, la colonne marqua une pause. Je constatai que ces lumières provenaient d'une série de baraquements de bois.

Les cavaliers nous conduisirent vers ces constructions. À l'entrée, des plantons filtraient les nouveaux venus et les comp-
taient.

En arrivant près du poste, j'entraperçus des barbelés qui, de droite et de gauche, couraient jusqu'à plonger dans les ténèbres. Tout à coup, j'entendis des pleurs et des cris, que je ne tardai pas à comprendre...

Plus loin, des soldats séparaient sans ménagement, les hommes de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup d'entre elles tentaient de les retenir en s'agrippant à eux. Mais c'était inutile... Les fantassins isolaient les maris, les compagnons et les dirigeaient vers des couloirs grillagés dans lesquels je les